

qui répétaient, ivres de joie : " Oh ! que nous sommes bien dédommagés du *Bal manqué!* „

LE CHAPEAU DE PAILLE.

Fanny, fille unique d'un militaire invalide, donnait le bras à son vieux père, et parcourait avec lui la vallée de Montmorency. Ils s'arrêtèrent au bas d'un antique et superbe château qu'habitait une princesse célèbre par son esprit, sa beauté, et plus encore par les qualités de son cœur.

On était au mois d'août. La chaleur, ordinaire dans cette saison, était extrême. Un soleil dévorant, après avoir tari jusqu'aux fontaines, avait jauni ces nappes ondoyantes, l'espoir du laboureur; et les épis, inclinés sur leurs tiges desséchées, semblaient n'attendre que la faucille du moissonneur.

Fanny

Fanny remarquait, avec son père, combien sont à la fois pénibles et profitables ces travaux des habitans des campagnes. "Comme, en me comparant avec ces bons villageois, disait-elle, je dois me trouver heureuse! et que j'ai de grâces à rendre à la Providence! Ces malheureux supportent toute la chaleur du jour, et moi, je suis près de mon père, sous un ombrage délicieux; ils n'ont souvent pour nourriture qu'un pain desséché, un breuvage corrompu par les rayons du soleil, tandis que, dans notre agréable demeure, j'ai à discrétion des gâteaux, du fruit et du laitage."

Comme Fanny parlait ainsi, vint s'asseoir non loin d'elle, sur le chemin qui conduisait au village, une moissonneuse remarquable par son âge, et affaiblie par la fatigue de la journée. Elle venait prendre à la hâte un bien modique repas, pendant que les moissonneurs se livraient, selon l'usage, à une heure de sommeil qui devait réparer leurs forces.

"Vous mangez là un pain bien dur, dit à la moissonneuse le vieux père de Fanny. —

Ah!

Ah! mon bon monsieur, queuqu' dur qu'i soit, plût au ciel que j'eussions l'assurance d'n'en manquer jamais! — Quoi, dit Fanny, à votre âge manquer de pain! Laissez là celui que vous avez, et acceptez ce morceau de gâteau frais que voici dans mon panier. J'ai de meilleures dents que vous: je mangerai votre pain noir, et toutes les deux nous gagnerons à cet échange....,, La moissonneuse prit d'abord cette offre pour une plaisanterie; mais déjà Fanny avait à sa bouche le pain desséché qu'elle dévorait, tandis que son père portait à la sienne une des mains de sa fille, qu'il couvrait de baisers.

La conversation s'engagea. La moissonneuse leur raconta, tout en babillant, comme quoi, après une heureuse union, elle était devenue veuve; comme quoi, après avoir eu six enfans, elle avait perdu les deux derniers à la guerre; comme quoi elle se trouvait seule, sans appui, sans consolation, et sans autre ressource que le travail de ses mains, que bien souvent encore ne lui permettaient pas ses infirmités,

firmités, etc., etc. . . . Le babil délasse, et, comme le dit un sage aimable: „A raconter ses maux, souvent on les soulage.“ L'heure de repos s'étant écoulée pendant cet entretien, les moissonneurs avaient déjà repris leurs travaux. La vieille, se disposant à les rejoindre, remit sur sa tête une feuille de parchemin qu'elle portait ordinairement, et qu'elle attachait sous son menton avec une mauvaise jarretière, pour se préserver des rayons du soleil. Cette coiffure comique donnait à la vieille femme une figure si singulière, que Fanny ne put s'empêcher d'éclater de rire, et fit, à cet égard, plusieurs plaisanteries avec la légèreté de son âge. “Vous riez de moi, lui dit la bonne vieille, et j'avoue que mon visage ne doit pas vous paraître ben frais sous ce vieux parchemin enfumé; mais comm' i'm' sert à conserver mes pauvres yeux, le seul bien qui m'reste, i'm'est aussi cher que peut vous l'être ce joli chapeau d'paille et c'petit bouquet d'violettes sus l'côté; c'qui vous rend aussi fraîche, aussi jolie, qu'mon vieux parchemin m'rend jaune et ridée. . . .”, Fanny, sur qui
son

son père venait de jeter un regard observateur, rougit; et craignant d'avoir mortifié la moissonneuse, elle s'excusa du rire inconsideré qui lui était échappé. Afin d'effacer jusqu'au souvenir de la peine qu'elle avait pu faire à cette bonne vieille elle lui offrit son chapeau de paille, en lui disant: „Tenez, bonne femme, il vous préservera peut-être encore mieux que votre parchemin, de la chaleur du jour; et du moins, il ne fera pas rire à vos dépens les jeunes étourdies comme moi, que vous pourriez rencontrer.,,

La moissonneuse refusait obstinément le chapeau de Fanny, qui, de son côté, persistait à le lui faire accepter. Ces débats étaient entendus de la princesse, propriétaire du château voisin, laquelle, traversant en ce moment une allée, avait fait arrêter sa calèche, pour entendre le motif de la dispute. Déjà elle était descendue de voiture, et, précédée d'un jeune page qui l'accompagnait, elle aborde Fanny, ordonne à la moissonneuse d'accepter le chapeau de paille; et, à l'instant même, ôtant

étant de dessus sa tête une toque de velours bleu, ornée d'une agraffe de diamans, elle la posa sur la chevelure blonde de la jeune demoiselle, en lui disant: "Quand on sait, comme vous, honorer le malheur; quand on se dépouille avec plaisir pour adoucir les besoins de l'indigence, on mérite d'être à son tour récompensée et chérie. Quel est votre âge? — Douze ans, Madame. — Avez-vous des frères, des soeurs? — Je suis fille unique. — Conservez bien cette agraffe, et ne la remettez qu'à la personne qui se présentera chez vous de ma part., Au même instant, la princesse remonte dans sa calèche, et disparaît avec la rapidité de l'éclair.

Fanny et son vieux père, étonnés, interdits, regardaient comme un songe ce qui venait de se passer. La jeune personne ôtait et remettait tour à tour la riche toque de velours bleu, qui, pourtant, ne la rendait pas plus jolie que le simple petit chapeau de paille. Elle attachait surtout ses regards sur l'agraffe qui lui annonçait quelque mystère.

Enfin,

Enfin, après s'être félicitée de nouveau d'avoir offert son chapeau à la moissonneuse, elle lui dit: "Au revoir, bonne mère! Je vous promets de venir souvent causer avec vous. Conservez bien, à votre tour, mon chapeau de paille, et dès que vous aurez besoin de quelque chose, adressez-vous à moi, je vous le donnerai sur-le-champ.....", En achevant ces mots, Fanny donna le bras à son père, et tous les deux ils regagnèrent leur modeste habitation.

Six mois se passèrent sans que la jeune demoiselle vit paraître la personne que la princesse lui avait annoncée. Elle ne cessait de consulter son père sur le parti qu'elle avait à prendre. Tantôt elle voulait aller au château, pour remettre la brillante agraffe dont elle ne se regardait que comme dépositaire; tantôt elle la posait sur sa tête, et jugeait, à sa magnificence, qu'elle devait attendre l'émissaire de la princesse... L'hiver arriva: six mois se passèrent encore, et Fanny n'entendait parler de rien.

Pour

Pour comble d'impatience et de surprise, elle apprit que la princesse, obligée de voyager pour sa santé, était partie avec toute sa maison; qu'elle devait parcourir une partie du midi de l'Europe, et qu'elle ne serait pas de retour en France avant deux ans. Elle crut alors que son altesse avait voulu s'amuser à ses dépens, et serra bien soigneusement la toque de velours bleu et l'agraffe qui en faisait le principal ornement.

Fanny entra dans sa seizième année. Elle n'avait pas manqué d'aller souvent avec son père visiter la vieille moissonneuse, et de lui porter ce qui pouvait adoucir ses besoins et ses infirmités. Un soir qu'elle était assise à la porte de la chaumière de cette digne femme, et qu'elle lui faisait partager un repas champêtre, elle aperçut quatre jeunes cavaliers qui accouraient à toute bride. Ils mirent pied à terre à peu de distance de Fanny, et l'abordant avec respect, ils lui apprirent que la princesse, revenue la veille de ses longs voyages, avait annoncé à ses pages que celui

C

d'entre

d'entre eux qui lui rapporterait l'agraffe qu'elle avait confiée à la belle Fanny, aurait une sous-lieutenance de cavalerie, et serait l'époux de la jeune demoiselle, si toutefois elle y consentait.

« Choisissez-moi, belle Fanny, s'écrièrent à la fois les quatre pages. Je suis l'unique espoir d'une riche et honorable famille, disait le premier, d'un ton de dignité. — Je suis le premier danseur, le plus espiègle et le plus enjoué de tous mes camarades, ajouta le second, en faisant une pirouette. — J'ai obtenu cette année le prix d'étude et d'application, répliqua le troisième. — Pour moi, dit en tremblant le quatrième, les yeux baissés et respirant à peine, je suis orphelin, sans autre fortune que la protection de son altesse; mon père est mort au champ d'honneur.... C'est moi qui accompagnais la princesse lorsqu'il y a trois ans, dans ce même endroit.... Votre figure charmante, et surtout votre bonté, ne sont pas sorties un seul instant de ma pensée. — Oui, répondit Fanny avec la plus vive

vive émotion, oui, je vous reconnais. — C'est à lui, ma fille, qu'il faut remettre l'agraffe, s'écria le vieil invalide. — Mon père, j'allais vous le proposer, reprit naïvement la jeune personne.

A ces mots, l'heureux page tombe aux genoux de Fanny. Elle le relève aussitôt et le présente à son père. Celui-ci le conduit à son habitation avec ses trois camarades, qui, loin d'être jaloux de cette préférence, s'empressaient d'en féliciter leur ami. L'agraffe lui fut remise. Dès le lendemain, Fanny et son père furent présentés à la princesse. Elle approuva le choix qu'on avait fait, éleva le page au grade qu'elle avait promis, ajouta à la brillante agraffe une dot assez forte, et fit les noces au château.

Fanny demanda la permission d'y faire paraître la vieille moissonneuse: elle voulut qu'elle prit part à son bonheur. Cette bonne femme vint en effet, ayant sur sa tête le chapeau de Fanny, qu'elle avait conservé soigneusement. Le petit bouquet de violettes, quoi-

que desséché, y tenait encore. Le vieil invalide trouvait dans son gendre la continuation de ses nombreux services; Fanny croyait faire un songe; et la pauvre moissonneuse, pleurant de joie et lui baisant les mains, répétait sans cesse: «*Dieu ne permet jamais qu'une bonne action soit sans récompense.*»

LE CABRIOLET VERSÉ.

Monsieur Valstein, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, chargé des travaux extérieurs de la ville de Paris, parcourait souvent tous ses environs dans un cabriolet élégant et commode. Il s'arrêtait toujours dans les maisons les plus considérables, où il était accueilli avec les égards dus à ses talens, au rang distingué qu'il occupait, et surtout à l'amabilité de son caractère.

Veuf depuis long-temps, il n'avait qu'une fille nommée Herminie, qui entrait à peine dans